



EDITH EGER

LA BALLERINE
D'AUSCHWITZ

ROMAN


CHARLESTON

EDITH EGER

LA BALLERINE D'AUSCHWITZ

À 16 ans, Edith, gymnaste et danseuse accomplie, rêve de ballet et de succès olympiques. Mais en 1943, la vie en Hongrie est dangereuse pour une jeune fille juive et alors que l'Europe s'embrase, Edith est déportée à Auschwitz avec sa famille. Lorsque l'horreur sévit partout autour d'elle et que la tentation d'abandonner devient trop lourde, Edith se raccroche à ce qu'elle connaît de la beauté : l'amour de ses parents, le soutien de sa sœur, ses premiers émois avec Eric et la promesse de leurs retrouvailles. Et surtout, elle danse. Elle danse sous le regard impitoyable des nazis, elle danse au cœur de l'enfer. Son talent, qui aurait dû lui ouvrir les portes de l'opéra, devient son salut.

Quand Josef Mengele, intrigué par son don et séduit par sa grâce, décide de l'épargner, un nouvel élan de courage s'empare d'elle et lui donne la force de lutter pour sa survie, jusqu'à pouvoir peut-être un jour revoir les siens...

Inspiré de la véritable histoire d'Edith Eger, un roman brillant d'espoir et de lumière où, pour survivre à l'inimaginable, le choix de la vie est la seule issue.

« UN TÉMOIGNAGE LUMINEUX
SUR LA RÉSILIENCE HUMAINE. » *Kirkus Reviews*

« EDITH EGER DÉCRIT ADMIRABLEMENT
LA LIBÉRATION ET LE RETOUR AU MONDE
DES VIVANTS. AVEC LA DANSE COMME FIL QUI
LA RETIENT À LA VIE. » *School Library Journal*

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

19,90 €

ISBN : 978-2-38529-487-8

Prix TTC France



9 782385 294878

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Caroline Gioux

Images : © Franck Camhi / Shutterstock

© Joanna Czogala / Arcangel



www.editionscharleston.fr

Edith Eger

LA BALLERINE D'AUSCHWITZ

Roman

*Traduit de l'anglais
par Laurent Bury*



De la même autrice :

Le Choix d'Edith, 2018

Titre original : *The Ballerina of Auschwitz*

Copyright © Dr Edith Eger, 2017, 2024

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-487-8

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

J'aimerais remercier Jordan Engle, mon petit-fils, qui ne m'a pas laissé renoncer à mon désir d'écrire un livre pour les jeunes lecteurs, qui a guidé et conduit ce projet, et qui soutient mon travail et mon témoignage.

Pour les cinq générations de ma famille : mon père, Lajos, qui m'a appris à rire ; ma mère, Ilona, qui m'a aidée à trouver ce dont j'avais besoin en moi ; mes superbes et incroyables sœurs, Magda et Klara ; mes enfants : Marianne, Audrey et John ; et leurs enfants : Lindsey, Jordan, Rachel, David et Ashley ; et les enfants de leurs enfants : Silas, Graham, Hale, Noah, Dylan, Marcos et Rafael.

NOTE DE L'AUTRICE

Cher lecteur, j'écris ce livre depuis près de quatre-vingts ans. Tout a commencé à seize ans, quand j'ai directement subi les horreurs de l'Holocauste ; plus tard, quand j'ai vu grandir mes enfants, puis mes petits-enfants et mes arrière-petits-enfants ; alors que j'enseignais à des lycéens et que je suis devenue psychologue spécialisée dans le traitement des traumatismes ; alors que j'établissais des liens avec mes nombreux patients bien-aimés et avec les publics du monde entier, c'est déjà vous que j'avais en tête. J'aspirais à partager avec vous les outils qui m'ont aidée à survivre à l'impensable, à vous montrer que décrire le mal dont les humains sont capables, c'était aussi décrire notre inépuisable faculté d'espérer.

Je me sens la responsabilité de partager mon histoire. Dire la vérité sur ce qui s'est passé, afin de ne jamais oublier – aussi pour transmettre un témoignage d'espoir et de volonté de vivre, afin que mes parents et des millions d'autres ne soient pas morts en vain. Je veux que le triomphe de la vie se poursuive.

Le moment me paraît bien choisi pour partager enfin mon histoire avec vous. Il y a un peu plus d'un an, ma sœur Magda est morte, quelques semaines après avoir fêté ses cent ans. J'ai compris que si je n'écrivais pas ce livre pour vous maintenant, je risquais de laisser passer l'occasion. Je suis donc motivée par ma propre mortalité.

Je suis aussi motivée par *votre* vie. Je vois les terribles défis auxquels vous confronte le monde d'aujourd'hui, des réalités troublantes comme la violence armée, le cyberharcèlement, le changement climatique, une pandémie planétaire, la hausse choquante des taux d'anxiété, de dépression, de désespoir, de suicide. Du haut de mes quatre-vingt-seize ans d'existence, du haut de mon quasi-siècle de vie, d'évolution et de guérison, j'ai envie de vous encourager et de vous défendre, de vous offrir les moyens émotionnels et spirituels d'affronter les souffrances et les luttes qui vous attendent inévitablement. Et je veux vous offrir un livre écrit spécialement pour vous, à cette étape de votre devenir, à l'âge où vous acceptez ce que vous avez hérité et subi, où vous prenez conscience de votre force et de votre authenticité, où vous choisissez de construire la vie dont vous avez le plus envie.

Avec gratitude, je vous offre à présent ce livre, dans l'espoir qu'en lisant mon histoire, vous vous sentirez moins seul face à cette tâche étrange : être un humain. Dans l'espoir qu'en lisant mon histoire, vous vous direz : *Si elle a pu le faire, je le peux, moi aussi !* Je vous offre ce livre pour que vous puissiez vous aussi transcender le statut de victime et choisir de danser votre vie, même dans des circonstances abominables. Je vous offre mon histoire pour vous donner la force d'être un ambassadeur de paix et un agent autonome dans votre vie. Je

vous offre ce livre pour que vous puissiez vivre tel que
vous êtes réellement : un être libre et unique.

Avec tout mon amour.

Edie
Octobre 2024

PROLOGUE

S I JE POUVAIS CONDENSER MA VIE en une seule seconde, en une seule image fixe, ce serait celle-ci : trois femmes en épais manteau sombre attendent, les bras croisés, dans une cour nue, épuisées, les chaussures poussiéreuses. Elles se trouvent dans une longue file.

Ces trois femmes sont ma mère, ma sœur Magda et moi. C'est notre dernier moment ensemble. Nous ne le savons pas. Nous refusons de l'envisager. Ou bien nous sommes trop fatiguées pour imaginer l'avenir. C'est un moment charnière – la mère va être séparée de ses filles, et notre vie totalement chamboulée. Pourtant, cette scène n'a de sens que rétrospectivement.

Je nous vois toutes trois de dos, comme si j'étais la seule personne suivante dans la queue. Pourquoi ma mémoire me fait-elle voir la nuque de ma mère, mais pas son visage ? Sa longue natte compliquée est fixée au sommet de son crâne. Les cheveux brun clair de Magda ondulent jusqu'à ses épaules. Ma chevelure, plus foncée,

disparaît sous un foulard. Ma mère est au milieu, Magda et moi sommes penchées vers elle. Impossible de déterminer si nous aidons notre mère à tenir debout ou si c'est l'inverse, sa force étant notre pilier, à Magda et à moi.

Ce moment inaugure les plus grandes pertes de mon existence. Depuis huit décennies, je ne cesse de revenir sur cette image de nous trois. Je l'examine comme si cela pouvait me permettre de récupérer un bien précieux. Comme si j'allais retrouver la vie qui précède cet instant, la vie qui précède la perte. Comme si c'était possible. Comme si je pouvais revenir à l'époque où nous nous donnions la main et où nous formions une famille. Je vois nos épaules voûtées. La poussière accrochée au bas de nos manteaux. Ma mère. Ma sœur. Moi.

La petite

ILS VOULAIENT UN GARÇON, mais ils m'ont eue, moi. Une fille. Une troisième, la petite dernière. « Heureusement que tu es intelligente, à défaut d'être jolie », me répète souvent ma mère. Elle veut peut-être dire que je ne serai jamais belle. Ou bien cette critique enveloppée dans un compliment est sa façon de me motiver pour étudier. Un encouragement déguisé en avertissement. Peut-être essaie-t-elle de m'éviter un destin invisible. Peut-être veut-elle me donner une meilleure idée de qui je pourrais devenir. « Tu apprendras à cuisiner un autre jour », m'a-t-elle répondu quand je lui ai demandé de montrer comment tresser le *challah*, frire le poulet ou faire la confiture de cerises qu'elle prépare l'été et stocke pour le reste de l'année. « Retourne à l'école. »

Aujourd'hui, devant le miroir de la salle de bains de notre appartement, je me brosse les dents avant de partir

pour le collègue. J'examine mon reflet. Est-il vrai que je ne suis pas jolie ? Je fais de la danse et de la gymnastique, mon corps est élancé et musclé. J'aime ma force. J'aime mes cheveux bruns ondulés – même si Magda, l'aînée, est la plus belle de nous trois. Mais quand je croise mon regard dans le miroir, quand je plonge dans ces yeux bleu-vert à la fois mystérieux et familiers, je n'arrive pas à nommer ce que je vois. C'est comme si je me tenais à l'extérieur de ma vie et que je regardais l'intérieur, comme si j'étais un personnage de roman, qui ignore sa destinée, dont le cœur et l'âme se dévoilent peu à peu.

Je viens de finir un des livres que j'ai empruntés en secret à la bibliothèque de ma mère, *Nana* de Zola, que j'ai dévoré. Je n'arrive pas à oublier la dernière scène. Nana l'actrice, si belle et si chic, que tant d'hommes désiraient, est couchée, malade et brisée, couverte des pustules de la petite vérole. La description de son corps a quelque chose de terrifiant. Même avant la maladie, quand elle était encore superbe et charmante, son corps était déjà dangereux. Une arme. Une menace, dont il fallait se méfier.

Pourtant elle était désirée. J'ai hâte d'être aimée comme cela. D'être vue et reconnue comme un trésor. D'être inondée d'affection, savourée comme un festin.

Au lieu de quoi, on m'enseigne la prudence.

« Quand on se lave, c'est comme quand on fait la vaisselle, m'a dit ma mère. On commence par le cristal, puis on descend jusqu'aux casseroles. » On garde le plus sale pour la fin. Même mon propre corps est suspect.

Magda frappe à la porte de la salle de bains, lasse d'attendre son tour.

— Arrête de rêvasser, Dicuka, se plaint-elle.

Elle utilise le surnom affectueux que ma mère a inventé. *Ditzu-ka*. Ces syllabes dénuées de sens sont

chaleureuses, d'habitude. Aujourd'hui, elles sont dures et stridentes.

Je passe devant ma sœur agacée pour aller m'habiller dans notre chambre commune, tout en pensant encore à la fille du miroir, la fille qui a envie d'être aimée. L'amour auquel j'aspire est peut-être impossible. Depuis treize ans, j'assemble mes souvenirs et mes expériences pour former l'histoire de qui je suis, une histoire qui semble révéler que je suis abîmée, rejetée, que je n'ai pas ma place ici.

Comme le soir où mes parents recevaient des amis à dîner. J'avais sept ans, et on m'avait envoyée remplir une carafe d'eau. De la cuisine, je les ai entendus plaisanter : « Celle-là, on aurait pu s'en passer. » Cela signifiait qu'avant ma naissance, leur famille était déjà complète. Ils avaient Magda, qui jouait du piano, et Klara, violoniste prodige. Je n'apportais rien de neuf. Superflue, je n'étais pas à la hauteur. Ils n'avaient pas besoin de moi.

À huit ans, j'ai mis cette théorie à l'épreuve et j'ai décidé de m'enfuir. Je verrais si mes parents constataient seulement ma disparition. Au lieu d'aller à l'école, j'ai pris le tramway jusque chez mes grands-parents. Je faisais confiance au père de ma mère et à sa deuxième femme pour me couvrir. Ils étaient continuellement en guerre avec ma mère – dans l'intérêt de Magda, ils cachaient des biscuits dans le tiroir de ma sœur. Pour moi, ils étaient la sécurité. Ils se tenaient par la main, ce que mes parents ne faisaient jamais. Ils étaient pur réconfort – l'odeur de la poitrine de bœuf aux haricots, du pain sucré, du *cholent*, un ragoût nourrissant que ma grand-mère portait à la boulangerie pour le faire cuire, puisqu'elle n'avait pas le droit d'utiliser son propre four le jour du Shabbat, selon la pratique orthodoxe.

Mes grands-parents ont été ravis de me voir. Je n'avais pas à me surpasser pour obtenir leur amour ou leur approbation, ils me l'accordaient librement, et nous avons passé une merveilleuse matinée dans la cuisine, à manger des gâteaux aux noix. Mais tout à coup, on a sonné à la porte. Mon grand-père est allé ouvrir. Il est revenu en courant. Il était dur d'oreille, et il a crié son avertissement trop fort : « Cache-toi, Dicuka ! Ta mère est ici ! » En voulant me protéger, il m'a trahie.

Ce qui m'a le plus ennuyée, c'est la tête que ma mère a faite en me voyant dans la cuisine de mes grands-parents. Elle n'était pas seulement surprise de me trouver là, c'était plutôt comme si mon existence même la prenait au dépourvu. Comme si je n'étais pas celle qu'elle aurait souhaitée ou espérée.

Pourtant, je lui tiens souvent compagnie, dans la cuisine quand mon père est en voyage d'affaires à Paris, à remplir ses valises de soie pour sa boutique de tailleur. Lorsqu'il revient, ma mère est toujours raide et vigilante, craignant qu'il ait dépensé trop. Elle n'invite pas d'amis à nous rendre visite. Pas de potins échangés au salon, pas de discussions sur les livres ou la politique. C'est à moi que ma mère confie ses secrets. Je chéris le temps que je passe seule avec elle.

Un soir, quand j'avais neuf ans, nous étions toutes les deux dans la cuisine. Elle enveloppait le reste du strudel qu'elle avait confectionné – je l'avais regardée découper la pâte et la draper comme un linge pesant sur la table de la salle à manger. « Fais-moi la lecture », a-t-elle dit, et je suis allée chercher *Autant en emporte le vent* à son chevet. Le volume était usé, nous l'avions déjà lu. Nous avons recommencé. Je me suis arrêtée sur la mystérieuse inscription en anglais, sur la page de garde du livre traduit. C'était l'écriture d'un homme, mais pas

celle de mon père. Ma mère se contentait d'expliquer que c'était le cadeau d'un homme qu'elle avait rencontré lorsqu'elle travaillait au ministère des Affaires étrangères, avant de rencontrer mon père.

Nous étions assises près du poêle, sur des chaises à dossier droit. Quand nous lisions ensemble, je n'avais pas à partager ma mère avec quiconque. Je me plongeais dans les mots, dans l'histoire, pleine du sentiment d'être seule au monde avec elle. Lorsqu'elle revient à Tara à la fin de la guerre, Scarlett apprend que sa mère est morte, tandis que son père a sombré dans le chagrin. « Dieu m'est témoin, déclare Scarlett, que je n'aurai plus jamais faim. » Ma mère a fermé les yeux et a appuyé sa tête au dossier de la chaise. J'aurais voulu grimper sur ses genoux, poser ma tête contre sa poitrine. J'aurais voulu caresser ses lèvres avec mes cheveux.

— Tara... L'Amérique, voilà un endroit où j'aimerais aller, a-t-elle dit.

J'aurais aimé qu'elle prononce mon nom avec cette douceur qu'elle réserve pour un pays où elle n'est jamais allée. Toutes les odeurs délicieuses de la cuisine de ma mère se mélangeaient pour moi au grand événement de la faim et du festin – avec toujours ce manque, même lors de la fête. Je ne savais pas si cette aspiration était la sienne ou la mienne, ou si elle était à nous deux.

Nous étions confortablement installées, le feu entre nous.

— Quand j'avais ton âge... a-t-elle commencé.

Maintenant qu'elle parlait, j'avais peur de bouger, peur qu'elle s'interrompe.

— Quand j'avais ton âge, les bébés dormaient ensemble, et ma mère et moi nous partagions un lit. Un matin, j'ai sursauté parce que mon père m'appelait : « Ilonka, réveille ta mère. Elle n'a pas préparé le petit

déjeuner ni sorti mes habits. » Je me suis tournée vers ma mère, contre moi, sous les couvertures. Mais elle ne bougeait plus. Elle était morte.

J'aurais voulu connaître tous les détails de ce moment où une fille s'était réveillée à côté d'une mère qu'elle avait déjà perdue. J'aurais aussi voulu détourner les yeux. C'était trop terrifiant à imaginer.

— Quand ils l'ont enterrée, cet après-midi-là, j'ai cru qu'ils l'avaient mise vivante dans la terre. Le soir, Papa m'a ordonné de préparer le souper familial. J'ai obéi.

J'attendais la suite. J'attendais la morale de cette histoire, ou sa conclusion rassurante.

« Au lit », voilà tout ce que ma mère a dit. Elle s'est penchée pour balayer les cendres tombées sous le poêle.

Des pas ont résonné dans le couloir, derrière notre porte. J'ai senti le tabac de mon père avant d'entendre tinter ses clés.

— Mesdames, êtes-vous encore éveillées ?

Il est entré tout sourire dans la cuisine, vêtu de ses chaussures vernies et de son costume élégant, tenant un petit sac qu'il m'a donné avec un baiser sonore sur le front.

— J'ai encore gagné, s'est-il vanté.

Chaque fois qu'il jouait aux cartes ou au billard avec ses amis, il partageait les gains avec moi. Ce soir-là, il avait acheté un petit gâteau couvert de glaçage rose. Si j'avais été ma sœur, ma mère m'aurait volé cette sucrerie, car elle s'inquiétait toujours pour le poids de Magda. Mais, d'un signe de tête, elle m'a autorisée à la manger.

Elle s'est levée pour aller de la cheminée à l'évier. Mon père l'a interceptée, lui a pris la main pour la faire tourner dans la pièce, ce qu'elle a fait sans sourire, le corps raide. Il l'a attirée contre lui pour l'étreindre, une main dans son dos, l'autre lui taquinant la poitrine. Ma mère s'est dégagee.

— Je suis une source de déception pour ta mère, m'a chuchoté mon père alors que nous quitions la cuisine.

Voulait-il qu'elle l'entende, ou était-ce un secret destiné à moi seule ? En tout cas, c'est quelque chose que j'ai gardé pour moi, afin d'y réfléchir plus tard. L'amertume de sa voix m'a effrayée.

— Elle voudrait aller à l'opéra tous les soirs, mener la grande vie à l'étranger. Je ne suis que tailleur. Tailleur et joueur de billard.

Le ton abattu de mon père m'a troublée. Il est connu dans notre ville, et apprécié. Aimable, souriant, il a toujours l'air à l'aise, vivant, amusant. Il sort avec ses nombreux amis. Il aime la bonne chère, surtout le jambon qu'il introduit parfois en contrebande dans notre maison, et qu'il mange au-dessus du journal dans lequel il est emballé, en me mettant dans la bouche des morceaux de porc interdit, tandis que ma mère l'accuse de donner le mauvais exemple. Son échoppe de tailleur lui a valu deux médailles d'or. Il ne fait pas simplement des coutures régulières et des ourlets droits. C'est un maître de la haute couture. Et c'est ainsi qu'il a rencontré ma mère : elle était venue au magasin parce qu'il lui fallait une robe, et qu'il lui avait été hautement recommandé. Il avait jadis voulu être médecin, et non tailleur, rêve dont son père l'avait dissuadé ; de temps à autre, sa déception refaisait surface.

— Tu n'es pas que tailleur, Papa, l'ai-je rassuré. Tu es un célèbre créateur de robes !

— Et toi, tu seras la dame la mieux habillée de Košice, a-t-il répondu en me tapotant la tête. Tu as une silhouette parfaite pour la haute couture.

Il a relégué sa déception dans un coin. Nous étions ensemble dans le couloir, et nous n'étions prêts ni l'un ni l'autre à nous séparer.

— Je voulais un garçon, tu sais. Quand tu es née, j'ai claqué la porte. J'étais furieux que ce soit encore une fille. Mais maintenant, tu es la seule à qui je peux parler.

Il m'a baisé le front.

J'adore l'attention que me témoigne mon père. Comme celle de ma mère, elle est précieuse... et précieuse. Comme si le fait que je sois indigne de leur amour tenait moins à moi qu'à leur solitude. Comme si mon identité ne tenait pas à ce que je suis, mais n'était que la mesure de ce qui manque à chacun de mes parents.

Quand je rejoins ma famille pour le petit déjeuner, mes sœurs aînées m'accueillent avec la chanson qu'elles ont inventée pour moi quand j'avais trois ans et que je me suis mise à loucher à cause d'une intervention chirurgicale ratée.

— Tu es si laide, si petite, chantent-elles. Tu n'auras jamais de mari.

Pendant des années, j'ai marché tête baissée pour que personne ne voie mon visage de travers. À dix ans, j'ai été opérée pour remédier à mon strabisme, et je devrais être capable de lever la tête en souriant quand je rencontre des inconnus, mais ma gêne persiste, aggravée par les taquineries de mes sœurs.

Magda a dix-neuf ans, des lèvres sensuelles et des cheveux ondulés. Dans la famille, c'est la reine des plaisanteries. Quand nous étions plus jeunes, elle m'a appris, de la fenêtre de notre chambre, à faire tomber des grains de raisin dans les tasses de café des clients assis en terrasse. Klara, la cadette, instrumentiste prodige, maîtrisait à cinq ans le concerto pour violon de Mendelssohn.

J'ai l'habitude d'être la sœur silencieuse, invisible. Je suis tellement convaincue de mon infériorité que je me

présente rarement par mon prénom – « Je suis la sœur de Klara. » Je ne songe pas que Magda pourrait se lasser de faire le clown, que Klara pourrait ne pas avoir envie d'être la violoniste prodige. Elle ne peut cesser d'être extraordinaire, pas une seconde, sinon tout risque de lui être repris – l'adoration à laquelle elle est accoutumée, la conscience même de sa personnalité. Magda et moi, nous devons travailler pour obtenir cette affection dont il n'y aura jamais assez ; Klara redoute à tout moment de commettre une erreur fatale et de tout perdre. Klara joue du violon depuis l'âge de trois ans, depuis que j'existe. Souvent, elle répète devant une fenêtre ouverte, comme si, pour savourer son génie créateur, elle avait besoin d'un auditoire de passants. Pour elle, l'amour ne semble pas infini, mais conditionnel : c'est la récompense de sa prestation, un prix convenu d'avance. Pour être aimée, il y a une contrepartie : en fin de compte, pour être acceptée et adorée, il faut savoir disparaître.

Nous mangeons des petits pains achetés à la boulangerie de la rue, noyés sous le beurre et la confiture à l'abricot de ma mère, plus sucrée qu'acide. Ma mère sert le café et distribue la nourriture autour de la table. Mon père a déjà son mètre ruban autour du cou et une craie dans sa poche poitrine pour marquer le tissu. Magda attend que ma mère propose un deuxième petit pain. « Prends-le, je le mangerai », m'ordonne-t-elle toujours quand je refuse de me resservir. Klara s'éclaircit la gorge, et tout le monde se tourne dans sa direction pour entendre ce qu'elle va dire.

— Je dois répondre au professeur qui m'invite à aller étudier à New York, annonce-t-elle, son couteau étalant le beurre mou sur le pain chaud.

— Nous avons de la famille à New York, songe mon père en touillant son café.

Il veut parler de sa sœur Matilda, qui habite un quartier nommé Bronx, peuplé de Juifs immigrés.

— Non, tranche ma mère. Nous en avons déjà discuté. L'Amérique, c'est trop loin.

Je repense à cette soirée lointaine, dans la cuisine, où elle évoquait l'Amérique avec tant d'envie. La vie est peut-être ainsi, une oscillation constante entre les choses que nous regrettons de ne pas posséder et celles que nous regrettons d'avoir.

La mâchoire de Klara se durcit.

— Si ce n'est pas New York, alors Budapest.

Ma mère baisse la tête et débarrasse la table. Soutenir la carrière de Klarie revient à perdre son enfant préférée. Ce n'est peut-être pas l'idée de ce départ qui l'attriste, mais plutôt sa propre intransigeance. Elle s'en veut peut-être de dire non alors qu'elle aimerait dire oui.

Rien n'entame la bonne humeur chronique de mon père, ni le poids de la décision de Klara, ni l'inquiétude avec laquelle ma mère la supporte.

— Nous en reparlerons, dit-il, dissipant la morosité qui s'est une fois de plus abattue sur notre table familiale, puis il me tend une enveloppe. Dicuka, porte cet argent à l'école. Il est temps de payer les frais du trimestre.

Je tiens l'enveloppe dans ma main, consciente de l'importance de sa confiance. Pourtant, ce transfert de responsabilité est aussi une mise en garde. Un rappel de ce que je coûte à la famille. Une question ouverte quant à la valeur que je représente. Je serre l'enveloppe tout en préparant mon cartable, comme si mon emprise allait m'aider à établir ce que je vaudrais ou ne vaudrais pas, comme si elle allait m'aider à dessiner la carte indiquant les dimensions et les frontières de ma valeur.

C'est quand je suis seule que je suis le plus heureuse, quand je me retire dans mon monde intérieur, et le trajet jusqu'à l'école privée juive où je vais est un moment auquel je tiens. Je répète mes pas pour *Le Beau Danube bleu* que ma classe de ballet exécutera lors d'une fête sur la rivière.

Je pense à mon maître de ballet et à sa femme, à ce que je ressens quand je monte quatre à quatre les marches menant au studio, quand je retire ma tenue d'écolière pour revêtir mon justaucorps et mes collants. Je suis des cours de danse depuis l'âge de cinq ans, depuis que ma mère a deviné que je n'étais pas musicienne, que j'avais d'autres dons. (Mes parents m'avaient mis entre les mains l'ancien violon de Klara, mais il n'a pas fallu longtemps pour que ma mère me le reprenne en disant : « Assez. ») La danse, en revanche, ça m'a tout de suite plu. Mon oncle et ma tante m'ont offert un tutu que j'ai porté pour ma première leçon. Dans la classe, je ne me sentais plus timide. Je me suis dirigée vers le pianiste qui nous accompagnait et je lui ai demandé quels morceaux il prévoyait de jouer.

— Va danser, ma chérie, m'a-t-il répondu. Le piano, c'est mon affaire.

À huit ans, j'allais au cours de danse trois fois par semaine. J'aimais avoir une activité à moi, différente de celles de mes sœurs. Et j'aimais être dans mon corps. J'aimais travailler le grand écart ; notre maître de ballet nous rappelait que la force et la souplesse sont inséparables. Pour qu'un muscle fléchisse, un autre doit s'ouvrir ; pour que les membres soient longs et se plient, il faut s'accrocher à son centre de gravité. Je conservais ses instructions dans mon esprit comme une prière. Je me baissais, le dos droit, les muscles abdominaux serrés, les jambes de plus en plus écartées. Je savais respirer,

surtout quand je me sentais bloquée. Je m'imaginai mon corps s'étirant comme les cordes du violon de ma sœur, pour trouver le point de tension exact qui faisait sonner tout l'instrument. Puis j'étais au sol. J'y étais. Grand écart.

— *Brava !* m'a applaudie mon maître de ballet. Reste exactement comme tu es.

Il m'a soulevée du sol, par-dessus sa tête. J'ai eu du mal à garder mes jambes tendues sans le plancher pour pousser, mais pendant un instant, j'ai eu le sentiment d'être une offrande. De n'être que lumière.

— Editke, a dit mon professeur, toute l'extase dans ta vie viendra de l'intérieur.

Je ne comprends toujours pas vraiment ce que cela signifie. Mais je sais que je peux respirer, tourner, lever haut le pied et me plier. Quand mes muscles s'étirent et se renforcent, chaque mouvement, chaque pose semble proclamer : *Je suis, je suis, je suis. Je suis moi. Je suis quelqu'un.*

Je me mets à inventer, et me voilà prise dans une nouvelle danse rien qu'à moi, où j'imagine la rencontre de mes parents. Je danse les deux rôles. Mon père écarquille exagérément les yeux quand il voit ma mère entrer dans la pièce. Ma mère tourne plus vite, saute plus haut. Tout mon corps s'arque en un rire joyeux. Je n'ai jamais vu ma mère s'amuser, je ne l'ai jamais entendue rire du fond du cœur, mais dans mon corps, je sens cette source de bonheur à laquelle elle n'a jamais puisé.

Quand j'arrive à l'école, l'argent que mon père m'a donné pour couvrir tout un trimestre a disparu. Dans l'excitation de la danse, je l'ai perdu. Je vérifie chaque poche, chaque pli de mes vêtements, sans rien trouver. Toute la journée, la terreur à l'idée de l'avouer à mon père me brûle les entrailles comme de la glace.

Ce soir-là, j'attends après le dîner pour trouver le courage de dire à mon père ce que j'ai fait. Incapable de me regarder, il lève le poing, serrant une ceinture. C'est la première fois qu'il me frappe, qu'il frappe l'une de nous. Il ne dit pas un mot quand il a terminé.

Je file me coucher tôt, avant d'avoir fini mes devoirs, le dos et les fesses encore en feu. Plus que les marques fraîches sur ma peau, ce qui me blesse, c'est la sensation de n'être pas normale. Bientôt, je saurai que la solitude dans laquelle je me replie est un atout, un outil de survie, mais ce soir mon imagination me paraît aberrante. Comme un très vilain défaut.

Je tire ma poupée sous les couvertures. Je l'appelle Petite. Elle a de longs cheveux bouclés et des yeux verts qui s'ouvrent et se ferment. Des yeux verts comme mon père. C'est une belle poupée, mon jouet préféré. Je murmure dans son oreille de porcelaine lisse.

— J'aimerais mourir pour qu'il souffre à cause de ce qu'il m'a fait, dis-je, les yeux fermés dans le noir.

Petite se tait, comme si elle réfléchissait à cette colère dévorante que je nourris contre mon père – et contre moi-même. Je laisse la fureur bouillonner en moi. Je la fouette pour qu'elle augmente encore. Je prends plaisir à dire les pires horreurs.

— Non, dis-je tout bas à ma poupée, la voix brisée par les sanglots. Je voudrais...

Je laisse le crescendo monter.

— Je voudrais...

Je vais énoncer la chose la plus violente et la plus affreuse que je puisse imaginer. Une phrase si terrible que je ne pourrai jamais la retirer ; je ne le sais pas encore mais cette phrase me hantera, je la réentendrai dans ma tête pendant des nuits bien pires, en des temps bien plus sombres.

— Je voudrais que mon père meure.

Ce soir, Petite ne dit rien, les yeux clos dans la nuit,
un rideau rapidement baissé sur la scène.